

d'eau-de-vie ; mais vous pourrez en trouver à la taverne qui est au coin de la rue.

—Il me semble que je dois savoir mieux que vous où trouver de l'eau-de-vie, et meilleure que vous n'en avez jamais bu, répondit l'étranger. Je n'en ai pas besoin, de votre eau-de-vie. Je voulais voir si vous étiez un bon enfant, voilà tout. Ne savez-vous donc pas qui je suis !

—Non, monsieur ; pas le moins du monde.

—Quoi ! n'avez-vous jamais entendu parler de l'amiral Tipsey ? D'où sortez-vous donc ! Vous ne connaissez pas cet amiral dont la noble pause vaut son pesant d'or, s'écria-t-il en frappant sur la vaste rotundité dont il s'enorgueillissait. Laissez-moi entrer dans l'arrière-boutique ; j'attendrai là l'arrivée de votre patron.

—Monsieur, je ne puis vous laisser entrer."

Il pensait que l'étranger était ivre ou feignait de l'être ; et il réunit toutes ses forces pour l'empêcher de passer outre.

M. Cleghorn entra au moment du débat.

—Quoi donc ! qu'y a-t-il ! Ah ! c'est vous, amiral ! s'écria-t-il avec un ton de familiarité qui surprit James. Laissez-nous, James ; vous ne connaissez pas l'amiral !"

L'amiral Tipsey était un contrebandier. Il avait le commandement de deux ou trois navires qui faisaient la fraude, et il se donnait, à cause de cela, le titre d'amiral, titre que peu de personnes eussent osé lui contester quand il tenait son énorme canne à la main. Quant au nom de *Tipsey*, qui signifie "à moitié ivre," tout le monde reconnaissait qu'il lui était justement acquis, car il ne passait pas un jour de l'année sans s'enivrer.

A la grande surprise de James, l'amiral, après avoir pris une tasse de thé, déboutonna son habit de haut en bas, et se débarrassa tout d'un coup de son faux embonpoint. Autour de lui étaient roulées d'immenses pièces de dentelle et de superbe batiste. Une fois dégagé de tout ce bagage, il eût été difficile de le reconnaître, tant il paraissait maigre et grêle.

Alors il demanda de la paille fraîche et se mit à en bourrer ses habits jusqu'à ce qu'il eût repris un embonpoint convenable.

—Ne vous disais-je pas, jeune homme, que je portais sous mon habit de quoi émerveiller les badauds ? La dentelle que voilà, sans parler de la batiste, vaut deux fois ce que vous la payerez, M. Cleghorn. Bonne nuit ; je reviendrai demain matin pour terminer mes affaires. Mais ne souffrez pas que votre jeune homme me ferme la porte au nez comme il l'a fait aujourd'hui. Malgré cela, voici une cravate pour vous, ajouta-t-il, en se tournant vers James et en lui jetant un morceau de batiste magnifique. Je veux vous engager au service de l'amiral Tipsey."

Mais James suivit l'amiral jusqu'à la porte et lui rendit le morceau de batiste, malgré les efforts de celui-ci pour le lui faire accepter.

—Je vois, James, dit M. Cleghorn quand le contrebandier fut parti, que vous n'aimez pas beaucoup notre amiral.

—Je ne sais rien de lui, monsieur, si ce n'est qu'il est contrebandier, et, pour cette raison, je désire n'avoir aucune relation avec cet homme.

—Peu suis fâché, dit M. Cleghorn d'un ton qui trahissait la honte et la colère ; j'ai la conscience aussi délicate que tout autre, et cependant je crois que je ne dédaignerai pas d'entrer en relations avec lui, quoiqu'il soit contrebandier. Et, si je ne me trompe, je pourrai gagner ainsi beaucoup d'argent. Je n'ai cependant encore rien eu à démêler avec ces gens-là, mais je connais beaucoup de personnes à Monmouth qui ont acquis, grâce à eux, une très-belle fortune. Voyez notre voisin, M. Raikes ; c'est ainsi qu'il est devenu riche ! Pourquoi donc serais-je, moi, plus scrupuleux que d'autres ? Beaucoup de gens des plus distingués, font des affaires avec eux. Et pourquoi donc un marchand se montrerait-il plus délicat que ces personnes-là ? Parlez, je veux savoir votre opinion."

James dit à son maître, avec tout le respect qu'il lui devait, qu'il était, selon lui, préférable de n'avoir aucun rapport avec l'amiral Tipsey ou tout autre contrebandier. Il ajouta que les hommes qui se livrent à un commerce illicite et qui se font une habitude constante de la fourberie et du mensonge ne peuvent être de sincères associés. Mettant même à part la question de moralité, il dit que le métier de contrebandier était une sorte de jeu de hasard dans lequel on pouvait gagner une fortune aujourd'hui et se ruiner demain.

—En vérité, dit M. Cleghorn d'un ton ironique, vous raisonnez parfaitement pour votre âge ; où avez-vous acquis toute cette sagesse ?

—Chez mon père, monsieur, qui m'a appris tout ce que je sais de bon. J'ai eu un oncle qui s'est ruiné dans le commerce de la contrebande, et qui serait sans doute mort en prison sans le secours de mon père. J'étais bien jeune alors, mais je me souviens encore que le jour où mon oncle fut arrêté devant ma tante et devant ses enfants dans les larmes, mon père me dit : "Que ceci soit une leçon pour toi, mon cher James ; tu seras plus tard dans le commerce ; n'oublie jamais que la probité est la meilleure politique ; l'honnête homme finit toujours par réussir dans ses affaires."

—C'est bien, c'est bien ; pas un mot de plus, s'écria M. Cleghorn. Je vous souhaite une bonne nuit."

Le lendemain, quand M. Cleghorn arriva dans le magasin, il n'adressa la parole à James que pour lui faire des reproches. Celui-ci les supporta avec patience, convaincu qu'il ne les méritait pas et que la mauvaise humeur de son maître se dissiperait avec le temps.

—Certainement, lui dit enfin M. Cleghorn, je n'ai que des éloges à vous adresser sur la manière dont vous expédiez mes paquets et dont vous faites mes factures. Vous n'ignorez pas que vous les méritez. Mais pourquoi ne m'avez-vous pas donné l'explication complète de la maxime de votre père : "La probité est la meilleure politique," pourquoi ne m'avez-vous pas avoué la pensée secrète que renfermait votre avis au sujet de l'amiral Tipsey et des contrebandiers ?

—Je n'ai aucune arrière-pensée, monsieur, dit James d'un ton si plein de franchise que M. Cleghorn ne put s'empêcher de le croire. Je ne sais pas ce que vous voulez dire par ces mots. Si je consultais mes propres intérêts au lieu des vôtres, je tâcherais d'employer toute mon influence sur vous en faveur de ce contrebandier ; car voici une lettre que j'ai reçue de lui ce matin, dans laquelle il sollicite mon amitié, et qui renfermait un billet de dix livres sterling que je lui ai rendu."

M. Cleghorn fut charmé de la franchise et de la simplicité avec laquelle James lui disait cela, et mettant immédiatement de côté toute froideur, il s'écria :

—James, je vous demande pardon. Je le vois, je vous avais mal compris. Je suis convaincu maintenant qu'il n'y avait pas de double sens dans l'avis que vous m'avez donné hier au soir.

—Vous ne savez donc pas, ajouta M. Cleghorn, que l'amiral Tipsey, comme il s'est nommé lui-même, laissera un jour à son neveu, le jeune Raikes, plus d'argent que je n'en laisserai à ma fille. C'est par singularité qu'il s'habille étrangement comme vous l'avez vu hier, et c'est pour se distraire qu'il fait la contrebande. Il est vrai que cela lui rapporte ; aussi possède-t-il une très-belle fortune, et il m'a déjà proposé d'unir ma fille à son neveu. . . . Je vois que vous commencez maintenant à me comprendre. Le jeune homme est spirituel, il doit venir ici ce soir ; ne dites pas un mot de plus contre les contrebandiers, je vous en prie.

—Je vous obéirai, monsieur, dit James.

Le jeune Raikes et son oncle le riche contrebandier vinrent faire leur visite. Mais Tipsey, se voyant méprisé par James, exigea de M. Cleghorn le renvoi de son commis. M. Cleghorn eut la faiblesse d'y consentir, tant il tenait à ce riche mariage.